

LES EDITIONS MONTPARNASSE PRÉSENTENT
UN FILM PRODUIT PAR SERGE LALOU ET ITAI TAMIR

YIDDISH
ייִדיש
UN FILM DE
א פילם פון
NURITH AVIV
נורית אביב

UNE PRODUCTION LES FILMS D'ICI - EN COPRODUCTION AVEC LAILA FILMS - AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS - FRANCE 3 NATIONAL PÔLE SOCIÉTÉ ET GÉOPOLITIQUE - FRANCE 3 GRAND EST -
AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH - THE MAKOR FOUNDATION FOR ISRAELI FILMS - LA PROCIREP - L'ANGOÀ - AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE -
DISTRIBUTION ÉDITIONS MONTPARNASSE

Film © 2020 - Les Films d'Ici - Laila Films. Distribution © 2020 Editions Montparnasse - Tous droits réservés.



YIDDISH
ייִדיש
UN FILM DE
א פילם פון
NURITH AVIV
נורית אביב

SORTIE LE 11 MARS 2020

60 mn – 2019 – 16/9

www.editionsmontparnasse.fr

<http://nurithaviv.free.fr>

Conseiller scientifique : Arnaud Bikard

Image : Cédric Dupire

Montage : Nurith Aviv et Rym Bouhedda

Documentaliste : Cécile Niderman

Produit par Serge Lalou, Les Films d'Ici et Itai Tamir, Laila Films

Post-production : La Fabrique France TV – Lille

Graphisme et vidéographie : L'Atelier vidéographique de Nancy

Ce film a bénéficié du soutien du CNC, de la Procirep, de l'Angoa, de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah et The Makor Foundation for Israeli Films.

Distributeur :

Editions Montparnasse

Presse :

Gilles Lyon-Caen

gilleslyoncaen.ap@gmail.com

06 64 35 57 58

Synopsis

Sept jeunes d'aujourd'hui racontent leur passion pour la poésie yiddish écrite par des auteurs qui avaient à peu près leur âge dans l'entre-deux guerres.

C'était un moment d'un formidable élan créatif de la culture yiddish. La poésie de ces années était universelle et intimiste à la fois, en relation avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque. Ils étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre. Le "Yiddishland" n'était pas un pays, mais une langue.

Les protagonistes du film, certains Juifs, d'autres non, se déplacent eux aussi entre les pays et les langues. Chacun parle de sa relation personnelle au yiddish et à un poète qu'il aime particulièrement. Pour ces jeunes, cette poésie yiddish n'appartient pas uniquement à un passé juif, mais elle permet de se situer face au présent.



Prologue

Enfant à Tel Aviv, j'entendais parler le yiddish un peu partout.

Cette langue différente mais si proche de l'allemand suscitait chez les juifs allemands qui m'entouraient, un certain mépris.

Ils la considéraient comme un jargon.

Et à l'école le yiddish était maudit car plus que toute autre langue il représentait l'exil, et la mort. Mais dans cette langue, où dialoguent l'allemand, l'hébreu, l'araméen, les langues slaves et romanes, a pu voir le jour, entre les deux guerres, une poésie étonnante.

Nurith Aviv

Entretien avec Nurith Aviv

Parlez-nous du choix du titre *Yiddish* pour votre film.

Il y a un sous-titre caché sous ce titre. J'aurais pu appeler ce film Sept poèmes en yiddish, mais finalement je l'ai appelé tout simplement *Yiddish*.

C'est un film sur la poésie yiddish moderne, la poésie d'avant-garde de l'entre-deux-guerres, moment d'un formidable élan créatif de la culture yiddish.

Écrire en yiddish était pour la plupart des poètes dont il est question dans le film un véritable choix. Certains d'entre eux ont commencé à écrire et à publier dans d'autres langues, en polonais, en russe, en allemand, avant de faire le choix d'écrire leur poésie en yiddish. Pour d'autres, le yiddish était d'emblée une évidence.

Pour ce film, j'ai eu la grande chance de rencontrer des jeunes gens qui éprouvent une véritable passion pour la poésie yiddish, et ils ont bien voulu partager cet amour avec moi. Le yiddish n'est pour aucun d'entre eux la langue maternelle ou une langue entendue à la maison. C'est à un moment de leur vie qu'ils ont rencontré la grande richesse de la littérature yiddish moderne, cet ensemble foisonnant de poésie, de théâtre, de prose qui reste encore peu connu de nos jours. Ce n'est pas la nostalgie qui anime ces jeunes, mais une nécessité inscrite dans leur vie présente. Ils trouvent dans ces écrits une énergie et une révolte qui résonnent avec leurs aspirations actuelles.

C'est pour cela que vous avez choisi des poètes d'avant-garde ?

Les poètes dont ils parlent n'étaient pas, eux non plus, dans le registre de la nostalgie. Ils ont écrit dans la langue juive qu'est le yiddish, mais ils ne parlent ni du shtetl, la bourgade juive, ni de la condition juive. Ils dialoguent plutôt avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque, l'expressionnisme, le constructivisme, le dadaïsme ou le surréalisme. Tous ces poètes étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre, circulant entre les grandes villes d'Europe. Il existait alors de nombreux centres de la culture yiddish, Varsovie, Moscou, New York, pour ne citer que les plus importants. Ces poètes avaient la possibilité de publier dans un grand nombre de journaux et de revues littéraires qui paraissaient, soit dans l'un de ces centres, soit dans d'autres villes, comme Berlin ou Paris, au hasard des migrations et des opportunités financières.

Pour les jeunes gens de mon film, qui ont à peu près l'âge des poètes dont ils parlent, cette poésie écrite avant la Shoah est une proposition de récit au-delà du seul souvenir de la destruction. C'est la poésie comme forme de résistance contre les voix de l'intolérance.

Pouvez-vous nous parler de la manière dont vous avez conçu ce film sur le plan formel ?

Le film est structuré par les récits de jeunes gens qui parlent de leur relation personnelle au yiddish et d'un poète ou d'une poétesse qu'il ou elle aime tout particulièrement.

Les poèmes lus en yiddish par ces jeunes gens sont les piliers sur lesquels repose le film. La traduction de ces poèmes n'est pas affichée en sous-titre, elle fait partie intégrante du film. Ce sont des textes sur fond clair, en plein écran, qui prennent autant de place que le visage de celui qui les récite. Il se trouve que la plupart des poèmes sont des autoportraits à la fois intimistes et universels.

Dans les villes où ils vivent, Berlin, Paris, Varsovie, Vilnius, Tel Aviv, on voit chacun des jeunes gens du film marcher dans sa rue et entrer dans sa maison. En hébreu, la maison se dit Bait. Ce même mot désigne aussi une strophe de poème. C'est comme si, en entrant chez eux, on entrait dans une strophe de poème.

En yiddish, la maison, c'est di heym, « le foyer », ce qui est familier, ce qui est heymish « chaleureux ». Heym est aussi la racine du mot Geheymenish, « le secret ». Les protagonistes du film nous font entrer chez eux pour nous faire pénétrer au cœur du poème et nous dévoiler des secrets.

Il y a pour moi une sorte de *unheimlich*, cette « inquiétante étrangeté » dont parle Freud, dans la ressemblance et la non-ressemblance entre le yiddish et l'allemand. Aussi, le fait que le yiddish s'écrive en lettres hébraïques bien qu'il soit considéré comme une langue germanique a quelque chose de *unheimlich* pour moi, qui ai suivi l'école en hébreu. Souvent, dans mes films, ce sont les mots qui inspirent les images.

Est-ce que vous parlez le yiddish ?

Je le comprends. Quand j'ai travaillé avec mes interlocuteurs pour le film, j'ai tout compris, y compris les poèmes quand ils les ont lus. Mais je ne le parle pas, malgré le stage de yiddish que j'ai suivi avant de commencer le film.

J'arrive à le lire car il s'écrit en lettres hébraïques, mais ma connaissance de l'hébreu brouille souvent les pistes, car les lois grammaticales sont très différentes.

À la maison, on parlait allemand, et quand j'essaie de parler yiddish, c'est toujours de l'allemand qui sort de ma bouche, ce qui désespère les yiddishisants... et moi aussi.

Peut-on voir dans Yiddish des échos de votre film *Vaters Land* ?

J'ai tourné *Vaters Land* à Berlin en 2002. Le projet était inspiré de Freud et Hannah Arendt : Freud pour ce qu'il a dit sur le deuil et la perte et Arendt sur les amis.

Je l'ai fait avec des amis allemands. Il s'agissait pour eux de dire la perte de la partie juive de la culture allemande. Cela résonne avec ce que disent Karolina Szymaniak de Varsovie et Migl' Anu?auskait? de Vilnius. Ils ont compris à quel point cette littérature yiddish fait partie de leur propre culture. Migle affirme : «ina explique : « Nous voulions découvrir ce que l'on nous avait dissimulé. »

Votre film commence par une image de la mer à Tel Aviv.

Oui, pour ce film, je ne pensais pas parler à la première personne, mais Serge Lalou, mon producteur, a insisté pour qu'on m'entende dire en ouverture ce que le yiddish représentait pour moi. Et l'image qui m'est venue à l'esprit était celle de la mer dans le poème de Moyshe-Leyb Halpern, *Memento Mori* : « Et lorsque Moyshe-Leyb leur dépeindra la mort / Non pas sombre et grise, mais belle et colorée / Comme elle s'est présentée au loin vers dix heures »...

J'ai pensé que mon petit texte d'ouverture, je ne pouvais le dire que face à la mer bleue de Tel Aviv, comme elle se présente vers dix heures du matin...

Propos recueillis par **Yaël Hirsch**.

Biographies



Yehoyesh
יהואש



Tal Hever-Chybowski



Berlin

Né en Californie, **Tal Hever-Chybowski** a grandi à Jérusalem et fait ses études à Berlin. Historien, traducteur, enseignant de littérature yiddish, il dirige la Maison de la culture yiddish - Bibliothèque Medem à Paris. Parmi ses domaines de recherche figurent l'histoire de l'hébreu en diaspora. Son intérêt pour les langues de la diaspora l'a conduit à fonder *Mikan Ve'eylakh*, revue pour l'hébreu diasporique, qui paraît conjointement à Paris et à Berlin.

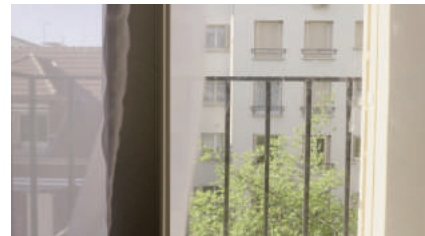
Yehoyesh, de son vrai nom Solomon Blumgarten (1872-1927), est un poète et traducteur yiddish et hébraïque. Fils d'un rabbin, il reçoit une éducation religieuse traditionnelle. Très jeune, il se met à écrire de la poésie tardive en hébreu. En 1890, il s'installe aux États-Unis où il entreprend son œuvre maîtresse, une traduction de la Bible en yiddish moderne qu'il veut à la fois fidèle au sens et respectueuse du ton et du rythme de l'original, tout en poursuivant son œuvre de poète. Sa poésie tardive en yiddish fait de lui un précurseur du groupe poétique d'avant-garde *Di inzhikhistrn* (« Les introspectivistes »).



Moyshe-Leyb Halpern
משה-לייב האלפערן



Valentina Fedchenko



Les Lilas

Valentina Fedchenko est née à Léninegrad. Chercheuse, enseignante et traductrice de littérature yiddish, elle a étudié le grec moderne et byzantin à Saint-Pétersbourg où elle a obtenu un doctorat en linguistique. Depuis 2017, elle vit à Paris, où elle enseigne la langue et la littérature yiddish à l'INALCO, à la Sorbonne et à la Maison de la culture yiddish - Bibliothèque Medem.

Moyshe-Leyb Halpern (1886-1932) naît 1886 dans la petite ville de Zolochiv, en Galicie. Il étudie à Vienne où sous l'influence du groupe *Jung-Wien* (« Jeune Vienne »), il publie quelques poèmes en allemand. Il passera plus tard au yiddish. En 1908, il s'installe à New-York, où il se rapproche du groupe des jeunes poètes modernistes yiddish *Di yunge* (« Les Jeunes »), tout en conservant sa voix propre, qu'on a parfois comparé à Rimbaud et Lautréamont.



Peretz Markish
פרץ מאַרקיִש



Raphaël Koenig



Paris

Raphaël Koenig est chercheur en littérature comparée. Post-doctorant au centre de recherche sur l'art moderne Leonard A. Lauder du Metropolitan Museum of Art de New-York, il a soutenu à l'université de Harvard une thèse portant sur la réception de « l'art des fous » et de « l'art brut » par les avant-gardes françaises et allemandes. Normalien et agrégé de lettres modernes, il a étudié le yiddish à Harvard, Paris, Berlin et Tel-Aviv, et fait partie du comité de rédaction de la revue *In geveb : A Journal of Yiddish Studies*.

Peretz Markish (1895-1952), né en Ukraine, s'installe à Kiev en 1918 après avoir servi dans l'armée impériale. La même année, il rejoint le groupe de poètes yiddish avant-gardiste de Kiev et emménage ensuite à Varsovie, où il devient le co-fondateur du journal d'avant-garde *Khalyastra*. Il séjourne à Berlin et à Paris et, à partir de 1926, vit en Union Soviétique. Il est particulièrement connu pour le long poème *Di kupe* (« Le Tas », 1921), évocation expressionniste des pogrommes de 1920-1921 en Ukraine. Le 12 août 1952, sous la répression stalinienne, il est fusillé avec douze autres intellectuels juifs yiddishophones.



Anna Margolin
אַנאַ מאַרגאָלין



Lila Thielmans



Paris

Lila Thielemans est née à Anvers. Elle a commencé à apprendre le yiddish à l'âge de treize ans à l'université d'Anvers. En 2018, elle participe au programme intensif de langue et littérature yiddish de la Maison de la culture yiddish - Bibliothèque Medem à Paris, où elle prépare un projet sur la littérature enfantine yiddish. Elle suit actuellement un cursus d'études culturelles et de slavistique à l'université Humboldt de Berlin, et travaille à la création d'une revue de littérature yiddish contemporaine. Lila considère qu'elle vit écrit et dessine dans le « *yiddishland* ».

Anna Margolin (1887-1952), née Roza Lebensboym à Brest (Empire russe), s'installe à New York en 1913, où elle se rapproche du groupe *Di yunge* (« Les Jeunes »), puis des *Inzikhistn* (« Les introspectivistes »), sans qu'il soit possible de l'assimiler pleinement ni à l'un, ni à l'autre. Autodidacte, voyageuse, elle interroge sa situation de femme juive dans un monde en plein bouleversement. D'une écriture prolifique, démultipliée par de nombreux pseudonymes, sa poésie fait d'elle l'une des plus modernes et des plus provocantes des poétesse yiddish.



Celia Dropkin
ציליע דראַפּקין



Dory Manor



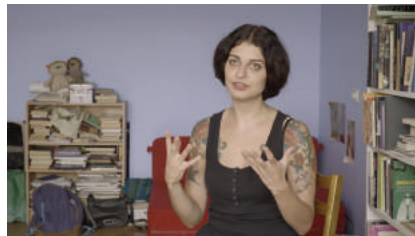
Tel Aviv

Dory Manor est un poète et traducteur israélien. À 18 ans, il fait paraître ses premières traductions des *Fleurs du mal* de Baudelaire. Il a depuis publié cinq recueils de poésie et traduit un très grand nombre d'auteurs français. Installé à Paris pendant dix ans, il a enseigné à Sciences-Po et à l'INALCO. En 2006 il crée *Ho!*, une revue de poésie hébraïque contemporaine. Lauréat de nombreux prix pour son travail de poète et de traducteur, il est également l'auteur d'une thèse sur les problématiques de la traduction poétique du français à l'hébreu.

Née en Biélorussie dans une famille assimilée, **Célia Dropkin** (1887-1956) commence à écrire de la poésie en russe, avant d'émigrer aux États-Unis. À New-York, elle traduit ses poèmes russes en yiddish et devient active dans les cercles culturels yiddish. Proche en cela de la poétesse Anna Margolin, Dropkin refuse d'adhérer à un seul modèle poétique. Sa poésie, qui tente de retransmettre l'expérience de la grande ville et de la culture américaine en yiddish, exprime le désir, la culpabilité, la fureur, et rencontre parfois l'incompréhension de l'hégémonie critique de l'époque.



Avrom Sutzkever
אַבְרָהָם סוּצְקֵעווער



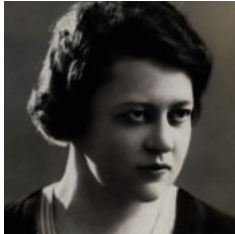
Miglė Anušauskaitė



Vilnius

Miglė Anušauskaitė est chercheuse au Judaica Research Center de la Bibliothèque nationale Martynas Mažvydas de Lituanie, à Vilnius, où elle travaille sur les documents yiddish sauvés de la destruction pendant la guerre par la « Brigade des papiers » du ghetto de Vilnius. Parmi eux, elle s'intéresse particulièrement aux autobiographies de jeunes Juifs présentés aux concours de YIVO en 1932, 1934 et 1939. Caricaturiste, elle est l'auteure de bandes dessinées et de deux romans graphiques en lituanien, tous deux primés.

Avrom Sutzkever (1913-2010) est l'un des poètes yiddish les plus connus aujourd'hui. Il passe sa petite enfance en Sibérie, dont il garde le souvenir d'une nature infinie qui marquera sa poésie. Sa famille s'installe ensuite à Vilnius. Dans les années 1930, il commence à publier ses propres poèmes et se lie au mouvement littéraire et artistique *Yung Vilne* (« Jeune Vilnius »). Pendant la guerre, il est enfermé au ghetto de Vilnius où il devient membre de la « Brigade des papiers », un groupe travaillant à la mise à l'abri de documents du patrimoine yiddish de la ville. Moderniste, imprégnée de panthéisme, son œuvre est hantée par le ghetto et la mémoire de l'anéantissement.



Debora Vogel
דבורה פֿאָגעל



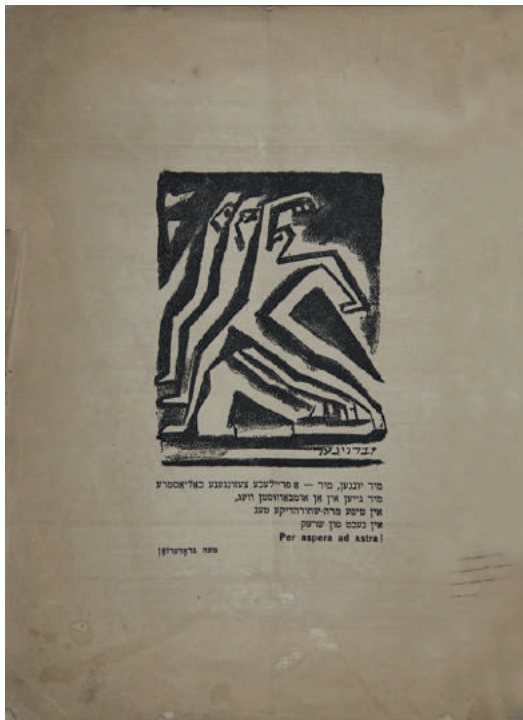
Karolina Szymaniak



Varsovie

Née à Varsovie, **Karolina Szymaniak** est professeure assistante au département d'étude juives de l'université de Wrocław. Elle enseigne depuis de nombreuses années dans des programmes internationaux d'études yiddish (France, Lituanie, Ukraine, Australie). Ses domaines de recherche incluent la littérature yiddish moderne, l'écriture moderniste et avant-gardiste, en particulier chez les femmes écrivains. Lauréate de nombreux prix, en particulier, en 2016, du prix « Politika » pour son travail sur les écrits de Rachel Auerbach dans le ghetto de Varsovie, elle a co-dirigé, en 2018, en *anthologie des poétesses yiddish* et est l'une des commissaires de l'exposition « Montage. Debora Vogel and the New Legend of the City » (Musée d'Art de Łódź, 2017-2018).

Debora Vogel (1902-1942) naît à Burshtyn dans une famille juive assimilée de langue polonaise. Elle étudie la philosophie et la psychologie à Vienne et à Cracovie où elle obtient un doctorat en philosophie. Après des séjours à Stockholm, Berlin et Paris, elle s'installe à Lviv, où elle contribue aux revues littéraires polonaises et yiddishophones de la ville, ce qui fait d'elle une poétesse bilingue. Le choix du yiddish, qu'elle ne parle pas au quotidien, comme langue de création poétique, est délibéré, et elle publie dans cette langue plusieurs recueils de poésie expérimentale. Elle est tuée, avec son mari et son fils, dans le ghetto de Lviv, en 1942.



Moyshe-Leyb Halpern

Memento Mori

Et lorsque Moyshe-Leyb, le poète, dira
Qu'il a, sur les vagues, entraperçu la mort,
Aussi simplement qu'on se voit dans un miroir,
Et le matin en plus, comme ça, vers dix heures
Est-ce qu'on ira le croire, Moyshe-Leyb ?

Et lorsque Moyshe-Leyb a salué la mort
De loin, avec la main, et demandé, ça va ?
Justement au moment où des milliers de gens
Dans l'eau jouissaient follement de la vie,
Est-ce qu'on ira le croire, Moyshe-Leyb ?

Et lorsque Moyshe-Leyb, en larmes, jurera
Qu'il s'est alors senti attiré par la mort
Comme l'amant languissant, attiré, au soir
Par la fenêtre d'une femme qu'il vénère,
Est-ce qu'on ira le croire, Moyshe-Leyb ?

Et lorsque Moyshe-Leyb leur dépeindra la mort
Non pas sombre et grise, mais belle et colorée,
Comme elle s'est présentée au loin vers dix heures,
D'elle-même, là-bas, entre vagues et ciel,
Est-ce qu'on ira le croire, Moyshe-Leyb ?

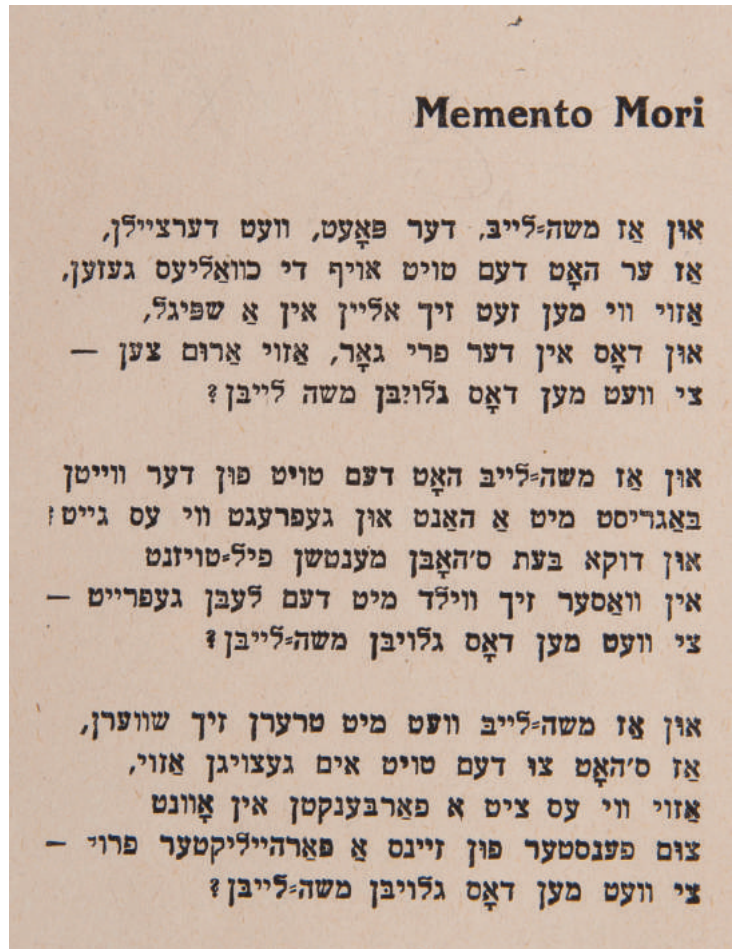


Photo : © Daniel Tchetchik



Nurith Aviv a réalisé quatorze films documentaires, en faisant notamment des questions de langue un terrain de recherche personnel et cinématographique.

Elle est la première femme chef-opératrice en France reconnue par le CNC. Elle a fait l'image d'une centaine de films (fictions et documentaires), entre autres pour Agnès Varda, Amos Gitai, René Allio ou Jacques Doillon.

- Rétrospective Nurith Aviv – Centre Pompidou, novembre 2015
- Rétrospective Nurith Aviv – Jeu de Paume, septembre 2008
- Lauréate du prix Edouard Glissant 2009

Ses six derniers films sont sortis au cinéma accompagnés d'un grand nombre de débats avec des écrivains, des philosophes, des psychanalystes...

Réalisation/Direction :

2018	Signer • 60 mn
2017	Signer en langues • 8 mn
2015	Poétique du Cerveau • 66 mn
2013	Annonces • 64 mn
2011	Traduire • 70 mn
2008	Langue sacrée, langue parlée • 73 mn
2004	L'alphabet de Bruly Bouabré • 17 mn
	D'une langue à l'autre • 55 mn
2002	Vaters land/Perte • 30 mn
2001	Allenby, passage • 5 mn
2000	Circoncision • 52 mn
1997	Makom, Avoda • 81 mn
1992	La tribu européenne • 75 mn
1989	Kafr Qara, Israël • 66 mn